



La route de l'art japonais passe par Monaco

Au Grimaldi Forum, 600 œuvres et objets du VIII^e siècle à nos jours,
statues, peintures, photographies, robots...

Art Monaco

Envoyé spécial

Monaco plonge les estivaux dans un bain japonais. L'exposition « Kyoto-Tokyo, des samourais aux mangas » montre en six cents œuvres, du VIII^e siècle à nos jours, la complexité, la richesse et l'inventivité des Nippons. Réalisée par Jean-Paul Desroches, conservateur au Musée Guimet, et Hiromu Ozawa, du Musée d'Edo-Tokyo, elle offre, dans une scénographie soignée et inventive, une vision transversale et foisonnante du Japon, qui permet par exemple de comparer un masque de théâtre Nô, ou un casque d'armure de samourai avec celui du « Kamen Rider » (« Motard masqué »), un personnage de série télévisée très populaire. Il s'agit, selon M. Desroches, d'arrêter « de séquestrer les visiteurs, les uns dans le zen, les autres dans les estampes,

d'autres dans le cinéma, d'autres dans les mangas. Il s'agit du même monde ».

Un monde que les commissaires ont choisi d'illustrer en suivant la voie du Tokaido. Longue de 500 kilomètres, cette « route de la mer de l'Est » relie deux villes, Kyoto, la cité impériale, et Tokyo (anciennement Edo) où résident les shoguns. Hiroshige (1797-1858) en a illustré les étapes dans une série d'estampes, les *Cinquante-Trois Stations du Tokaido*, mais la voie figure aussi dans des paravents du XVII^e, des photographies du XIX^e et jusqu'au cinéma des années 1960.

Ce qui fascine aussi, c'est l'extraordinaire capacité d'assimilation et d'adaptation que révèlent les œuvres exposées. A commencer par ce formidable et peu amène Fudo Myo-o qui accueille à l'entrée le visiteur. Le nom signifie « L'Immuable ». C'est une divinité du panthéon bouddhiste, une religion importée de l'Inde, de la Chine, de la Corée surtout, et adop-



Dans une scénographie soignée, une vision transversale et foisonnante du Japon. JC VINAJ/ISOPRESS

tée avec une vitalité peu banale par le Japon, par le gouvernement impérial, dès le VII^e siècle. Une statue de bois polychrome réalisée au XI^e siècle le représente, visage grimaçant, brandissant une épée dans la main droite, tenant une corde dans la gauche, le tout sur un fond de flammes rouges. Statues, rouleaux de soie peints, mandalas, manteaux liturgiques sont regroupés là pour montrer la diversité d'un art religieux qui est aussi un art de cour.

Mais le Japon a aussi des productions endogènes. D'étonnants paravents du XVII^e siècle, où sont représentées des vues de Kyoto

dans une perspective plongeante, aérienne, qui ne doit rien aux codes fixés par la Renaissance italienne, pas plus que la caste et le code des samourais ne sont réellement comparables à la chevalerie occidentale médiévale. Le samourai (« celui qui sert ») est d'abord évoqué dans l'exposition par des extraits du film d'Akira Kurosawa, où sept d'entre eux défendent un village de la rapacité des bandits.

Il l'est aussi par des peintures, comme celle représentant la bataille de la rivière d'Uji, où des archers s'affrontent à cheval, mais aussi par des éléments de la

panoplie d'un guerrier, selles, casques, sabres, d'une sophistication et – osons-le – d'une beauté inouïe, si l'on oublie toutefois qu'une bonne lame devait être testée à la livraison, si possible sur un condamné à mort. En guerre permanente, intérieure plus qu'extérieure, jusqu'au XVII^e siècle, les Japonais poussèrent la fabrication et l'usage de leurs armes jusqu'à un degré rarement atteint. La victoire en 1603 d'Ieyasu Tokugawa mit fin aux guerres civiles. Proclamé « shogun », lui puis ceux de son clan exercent la réalité du pouvoir durant les deux cent soixante-cinq années

suyvantes, portant le Japon à une prospérité sans précédent. La population de l'Archipel double ainsi en un siècle!

Une foule qui se déplace facilement. Le catalogue de l'exposition cite ainsi le témoignage ébahi d'un chirurgien allemand qui, en 1690, croise sur la route de Tokaido « un nombre incroyable de gens... Suivant la saison, le trafic est comparable à celui qu'on voit dans les rues des villes européennes », et relate une procession de mariage qui, partie de Kyoto en 1861, s'étirait sur dix kilomètres.

La route inspire donc Hiroshi-

ge, mais aussi plus récemment l'inénarrable Shigeru Mizuki (né en 1922), bien connu des amateurs de mangas, qui en a donné une version peuplée de monstres et de personnages à la fois drolatiques et repoussants. L'exposition permet une comparaison des deux, qui est des plus instructives pour qui voudrait s'initier à l'humour et à l'ironie japonaise. La route est aussi, à la fin du XIX^e siècle, un sujet de prédilection pour les photographes, anonymes pour la plupart, mais d'un talent certain.

« L'Immuable », visage grimaçant, brandissant une épée dans la main droite, tenant une corde dans la gauche

Pourtant, dans l'imaginaire des jeunes contemporains, le Japon, c'est le manga. Bande dessinée, mais pas seulement, puisque le terme est attesté depuis le XVIII^e siècle et que pour certains le genre trouverait son origine dans des rouleaux peints au XI^e siècle! Le dessin animé – qui ne se souvient de Goldorak ou d'Astroboy – en dérive, mais aussi les robots jouets, les jeux vidéo, et peut-être les artistes contemporains du studio Kaikai Kiki, fondé par Takashi Murakami, invité (du 14 septembre au 12 décembre) après Jeff Koons, à investir le château de Versailles. Clôturé par son rigolo et rigolard autoportrait en bronze une exposition ouverte avec la figure grimaçante de « l'Immuable » Fudo Myo-o a valeur de manifeste. ■

Harry Bellet

« Kyoto-Tokyo, des samourais aux mangas ». Grimaldi Forum, 10, avenue Princesse-Grace, Monaco Tél +377-99-99-30-00 Jusqu'au 12 septembre. De 10 heures à 20 heures 12 € Catalogue Editions Xavier Barral/Grimaldi Forum 510 p 39 €